

Introduction

Les historiens se sont peu intéressés à l'histoire du tourisme à l'époque coloniale. Cette activité, considérée comme éminemment postcoloniale, n'était pas, à leurs yeux, un objet digne d'être étudié. Le tourisme fait donc partie de ces domaines négligés parce que frappé d'une sorte d'indignité consubstantielle. Ce dossier, issu des journées sur le « Tourisme et patrimoine à Kairouan à l'époque coloniale » tenues les 29 et 30 mai 2009, invite à nuancer fortement ce jugement. Comme il n'a pas été possible de publier l'intégralité des contributions à ce colloque, ce texte sera à la fois un compte rendu de ce qui s'y est dit et une introduction aux textes ici publiés.

Dans son introduction à ces journées, Habib Kazdaghli a commencé par rappeler les étapes franchies dans cette reconstitution de l'histoire des activités touristiques au Maghreb colonial. Initiées en commun par deux équipes, l'une française basée à l'Université de Toulouse Le Mirail et l'autre tunisienne basée à la Faculté des lettres de La Manouba, c'est la rencontre tenue en mai 2003 à l'Université de Toulouse-Le Mirail qui a marqué le démarrage de cette recherche sur l'histoire du tourisme. Ce travail en coopération s'est poursuivi en Tunisie à travers des rencontres tenues respectivement à Tunis en 2004 et à Tozeur en 2005 donnant lieu à une première publication collective en 2006 traçant les premiers résultats de cette investigation et prouvant que le Maghreb colonial était un lieu où s'est pratiquée l'activité touristique¹. Le tourisme au Maghreb allait par la suite être placé

¹ *Pour une histoire du tourisme au Maghreb (XIX^e – XX^e siècles)*, textes réunis par Habib KAZDAGHLI, Colette ZYTNICKI, Driss BOUMEGGOUTI et Alet VALÉRO, n° 15 de la Revue *Tourisme*, Université de Toulouse-Le Mirail, 2006, 207 pages.

INTRODUCTION

dans un contexte plus large, celui de l'Empire Français en essayant de comparer les politiques et les pratiques menées dans diverses colonies et contrées sous influence française. L'objectif était de voir les liens entre les politiques coloniales et les politiques de mise en tourisme et d'essayer de répondre à la question relative aux possibles corrélations entre les deux phénomènes¹.

Après la reconstitution de l'histoire du tourisme dans le Maghreb colonial, les initiateurs tunisiens et français du projet ont focalisé, à partir de 2008, leurs recherches et réflexions sur les possibles relations entre le développement touristique et l'intérêt pour la mise en valeur des patrimoines naturels et archéologiques en se posant la question : lequel des deux activités avait-il profité de l'autre ?

La ville de Kairouan, capitale de l'islam au Maghreb allait fournir un bel exemple pour l'expérimentation de cette réflexion sur les relations entre patrimoine et tourisme. Par la charge religieuse du lieu et le poids de son histoire, la ville allait être une destination incontournable pour les touristes et pour les visiteurs. En raison de son patrimoine islamique exceptionnel, la ville sacrée, aux portes du désert, a été, dès la fin du XIX^e siècle, au cœur de nombreux périples. Même si le mot tourisme n'existait pas à cette période, ces voyageurs de la régence étaient identifiés comme « visiteurs », premier nom du « touriste » (terme anglais provenant du vocable *tour*). Kairouan recevait des milliers de passants par an pour qui le voyage était strictement récréatif et temporaire. Une parenthèse d'agrément souvent motivée par une curiosité orientalisante sur une ville qui a inspiré les imaginaires coloniaux d'Européens de tous bords.

Clémentine Gutron a centré son étude sur les liens étroits du tourisme avec l'exploration archéologique, la période coloniale demeurant marquée par la suprématie des Antiquités Romaines

¹ Colette ZYTNIKI & Habib KAZDAGHLI (dir.), *Le Tourisme dans l'Empire colonial français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e – XX^e siècles)*, publications de la Société française d'Histoire d'Outre-Mer, Paris 2009, 444 pages.

créées à l'aube du Protectorat (1885). L'importance prise par Kairouan en tant que lieu de visite et de curiosité va susciter l'intérêt pour l'étude de son patrimoine dès le début du XX^e siècle, même si le Département d'Archéologie Musulmane ne sera fondé qu'en 1947, avec un budget de 50% inférieur à celui de l'archéologie classique. Les historiens ont observé le goût des autorités coloniales pour les « romanités », toutefois le cas de Kairouan apparaît très tôt comme singulier, et la ville appert telle une icône de ce patrimoine relevant du domaine musulman. Depuis 1947, les institutions culturelles coloniales et postcoloniales n'ont fait qu'évoluer pour valoriser les arts islamiques et l'aboutissement de ce processus historique est la reconnaissance internationale de la Médina de Kairouan, reconnue Patrimoine de l'Humanité en 1988.

Lassaâd Dandani a tenté de dresser un inventaire des premiers visiteurs au début du XX^e siècle en se basant sur les premiers guides touristiques de 1912 et 1913. De 1909 à 1910, un rapport de la sûreté publique dénombre 2000 voyageurs par an. En 1922, Kairouan aurait accueilli 2 700 visiteurs contre 3 600 en 1923. En 1931, ils sont 576 Français à découvrir Kairouan. En 1934, ils seront 1 364 contre 416 Allemands. Enfin, en 1951, la ville accueille autour de 7600 visiteurs. Ces chiffres démontrent l'attrait exceptionnel de la ville : il ne s'agit pas de voyageurs privilégiés en quête d'horizons nouveaux mais de voyageurs isolés curieux de découvrir une ville qui demeure éloignée des circuits les plus connus (tels Carthage et les sites romains déjà très visités au début du siècle).

Il s'agit donc de chiffres importants à une époque où le tourisme de masse est inexistant et nous donne toute la mesure de l'historicité du phénomène « visite et visiteurs » d'une Tunisie facile d'accès car proche (on embarquait à Marseille) et également profondément *dépaysante*. Cette recherche systématique du dépaysement, déjà un des traits saillants de l'orientalisme des artistes, s'est également vulgarisée auprès d'un public commun.

INTRODUCTION

José Luis Villanova évoque, dans sa communication ici publiée, la rareté des voyageurs espagnols au Maghreb. Pour la plupart, il est question d'un « tourisme » culturel d'élite et il relate l'expérience singulière d'une croisière universitaire en 1933, organisée par le « Ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts », à laquelle participèrent deux cents professeurs et étudiants de six universités espagnoles sélectionnés pour leurs mérites académiques. Une récompense en quelque sorte à l'excellence universitaire. Ce beau monde embarque sur un paquebot le 15 juin 1933. Ces touristes « cultivés » (aux parcours parfois qualifiés de « brillants ») n'échappent pas aux stéréotypes de la perception occidentale de la religion musulmane tout en prenant le contre-pied de certains clichés, notamment dans certains de leurs commentaires relatifs à la situation sociale du pays ou à la francophobie de minorités européennes (Italiens) défavorisées par rapport aux colons français. Ils rapportent des pages remplies de poésie sur l'aridité et le désert aux environs de Kairouan. Dans la ville Sainte, ils découvrent « une Afrique musulmane » et rêvée, opposée à l'Afrique « byzantine » des côtes. La ville aux 85 mosquées fascine. Le voyageur Jùlian Marias ira jusqu'à dire que Kairouan à elle seule « est une grande et puissante mosquée ». Ils relèvent les « coupoles aériennes » de la mosquée des Sabres, l'art subtil de la mosquée du Barbier et bien entendu la Grande Mosquée - visite centrale - qui les impressionne par son vertigineux appel au silence. Les merveilles d'ébénisterie et de céramique les laissent perplexes. Ils ne peuvent s'empêcher d'y voir la marque d'une influence romano-byzantine. Ils relèvent les similitudes de sa nef centrale avec celle de la mosquée de Cordoue : en fait, à Kairouan, ils voient Cordoue.

Dans sa communication au cours du colloque de 2009, José Luis Villanova avait évoqué, non sans humour, que ces touristes cultivés étaient également à la recherche d'exotisme et lorsqu'ils arrivent au port de Tunis et visitent la « Goulette », ils expriment une vive déception car ils n'y découvrent aucun chameau. On voit bien là que le projet de départ est esthétiquement fabriqué d'avance sur une prétendue « couleur locale » liée à l'univers

journalistique et orientaliste des années trente. A Kairouan, ces intellectuels espagnols sont absolument ravis d'une authentique rencontre avec l'Orient rêvé et les universitaires soulignent le caractère saint de la ville qui « n'est pas polluée par la présence occidentale ». Il est intéressant de noter que dès cette époque, les publics savants sont déjà des « consommateurs » d'authenticité et sont à la recherche du mythe de sociétés qui seraient plus pures que la leur. La légende de « vérité » imputée aux ailleurs exotiques durera tout au long du XX^e siècle.

Ces visites culturelles de l'élite espagnole nous rappellent que d'un excès à l'autre, les perceptions ont, depuis le XIX^e siècle, beaucoup de difficultés à dépasser le stade de la caricature. Citons Victor Segalen lorsqu'il considérait que « l'exotisme n'est donc pas une adaptation ; n'est pas compréhension parfaite d'un hors soi-même qu'on éteindrait en soi, mais la perception aiguë et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle ».

Cette remarque lumineuse pourrait également se rapporter aux touristes italiens de la période fasciste étudiés par Daniela Melfa. Elle s'inspire d'une hypothèse de « l'effet miroir » pour analyser les rencontres des voyageurs italiens avec la Tunisie, l'Autre étant un détour permettant de revenir sur « soi-même ». Elle s'interroge sur la genèse du mythe de Kairouan comme prototype de la ville Sainte. Mythe colonial ? Postcolonial ? Ante-colonial ? Pour répondre à ces questions elle s'appuie sur des guides italiens « écrits par des hommes » où les noms des auteurs n'apparaissent pas. Les guides italiens apparaissent plus tardivement que ceux de leurs homologues français ou britanniques. La production de cette spécificité éditoriale émerge en Italie dans les années trente, moment où le tourisme est encouragé par l'État comme élément de propagande sur la modernisation accomplie par l'Italie dans ses colonies nouvelles (Érythrée, Éthiopie, Libye, Somalie). Aussi ces produits éditoriaux sont-ils largement « coloniaux » (*Guida Illustrata*). D. Melfa souligne dans son article l'emploi continu du terme « colonie » pour parler des « communautés », un glissement sémantique révélant le projet de fabrique d'un « empire colonial » alors en construction ; C'est sans doute pour cette raison

INTRODUCTION

que Kairouan intéresse peu les auteurs publicistes. En effet elle n'incarne pas la modernisation et ne rentre pas dans le discours de « la colonisation/modernisation ». Par ailleurs la prédilection pour les sites romains est manifeste. En se positionnant comme héritiers du monde romain, l'*Impero* colonial valorise tous les vestiges illustrant ce passé. En revanche, La sainteté de la ville est associée chez eux au fanatisme et au mysticisme. Le déplacement à Kairouan est une marche à reculons dans le temps. L'auteure précise, au colloque de Kairouan en 2009, que la cité « *e vierge* », citadelle immaculée, symbole de pureté, interprétée sur un registre éminemment chrétien qui se conclut sur l'expression d'une supériorité spirituelle du catholicisme. Kairouan n'est donc « vantée » et « flattée » que pour renforcer la *magnificence* des valeurs chrétiennes auquel le champ lexical se réfère en creux. Les collines de Kairouan sont comparées avec celles de Rome.

Avec la *Guida Dell' Africa Italiana* de 1938, les guides italiens, à l'opposé des guides français ou anglais, ne proposaient pas d'itinéraires à leurs lecteurs. Les guides publiés à l'époque du fascisme, après la conquête de Libye et d'Ethiopie, traduisent une mentalité propre à cette époque où l'Etat fait une propagande intensive pour ses terres « *Oltre Mare* » (titre d'une revue coloniale). Aussi ces ouvrages insistent-ils sur la présence italienne en Tunisie. Ils entendent moins faire découvrir un ailleurs qu'insister sur un *Mare Nostrum* lié à la politique coloniale fasciste. C'est la raison pour laquelle les guides montrent les écoles italiennes et toutes les attractions de cette colonie italienne de Tunisie. Une communauté si nombreuse que Mussolini rêvait tout haut de rattacher à son *Impero*. Ces ouvrages apparaissent comme des miroirs de la nation italienne en pleine expansion et, dans ce sens, « ils n'échappent pas à la rhétorique nationaliste fasciste », considère Daniela Melfa.

Pour les voyageurs anglophones à Kairouan, David Bond s'appuie sur les textes de voyageurs, dont le capitaine Clark Kennedy (1845), sur lequel il fonde son analyse de l'influence orientaliste à la lumière des lectures d'Edward Saïd. L'itinéraire de ce militaire, en 1845, se présente tel un dépaysement

enchantant, un Orient pittoresque. En contre-point de descriptions chatoyantes, il y décrit le « fanatisme » des populations, reflet d'un monde musulman sur lequel il porte un regard négatif. Kennedy utilise le terme de fanatisme pour décrire une séance de *dhikr* des Aissaouia, mais aussi pour caractériser les guerriers de la conquête musulmane et les kabyles ayant résisté à la conquête de la France. A ce fanatisme sont également associés des termes comme « grandeur », « exotisme » ou harem. Un agrégat d'ingrédients véhiculés par une imagerie orientaliste de « lecteurs victoriens nourris des Mille et Une Nuits ». Une recette qui produit l'enchantement des lecteurs de Clark Kennedy. David Bond souligne l'ambivalence d'une perception - qui renvoie à l'époque victorienne et edwardienne - à la fois admirative sur le plan esthétique (la Grande Mosquée) mais également négative (le fanatisme religieux).

Il évoque également le périple du coloriste Graham Petrie en 1908. Ce dernier estime que Kairouan est la ville la plus intéressante de Tunisie. Une narration que David Bond qualifie de conventionnelle tant elle est inspirée par la description architecturale et piquée par la dimension « pittoresque » en privilégiant sa propre subjectivité. Fanatisme et pittoresque étant les deux notions structurantes des textes étudiés par les « voyageurs » anglo-saxons. David Bond spécifie - dans son intervention orale - qu'il s'agit ici de « voyageurs » et insiste sur l'anachronisme du mot touriste qui, à l'époque, n'était pas encore utilisé

Les évocations variées de ces regards croisés présentés dans ce dossier nous invitent à la comparaison et au débat sur la production de sens de ces voyageurs, car nous sont montrés des Européens en train d'émettre des *jugements* intimement liés aux problèmes que traversent leurs gouvernements et leurs États. Cette contextualisation des regards identifie le visiteur comme un acteur parfaitement historique. Le visiteur italien en quête d'identité nationale, l'Anglais préoccupé de « l'islam » comme levier contestataire dans les colonies britanniques (le Mahdisme au Soudan et autres révoltes contre la domination coloniale), l'Espagnol en quête de pureté imagine des « univers non pollués » (mais par qui ? par quoi ?...l'Occidental ?)

INTRODUCTION

Entre fascination et répulsion ces regards pluriels sont des projections stéréotypées que l'on retrouve également chez les Français qui n'échappent pas à cette « facilité de l'observation ». Geneviève Goussaud dans son intervention non reproduite ici, résume cette perception essentialiste comme une « Kairouan, la mystérieuse », lointaine, sainte et ville d'art. Une cité que les Français natifs de Tunisie connaissent assez peu car la communauté française y est peu nombreuse. Elle s'appuie pour ce faire sur une documentation inédite de mémoires et de souvenirs laissés par des témoins disparus. Des sources précieuses pour l'historien dont il faut rappeler qu'elles sont de première main et qu'elles livrent le sentiment réel de l'acteur observant dans sa subjectivité du moment. Les témoignages sont rares mais celui de Françoise Larrieu mérite un détour car remarquablement documenté. La région de Kairouan apparaît aux colons comme excentrée. Peu de Français habitent cet espace estimé peu propice au rendement agricole. En 1911, 509 Français habitent la ville alors qu'à la même époque il y avait 23 000 de leurs compatriotes à Tunis. En 1956, ils n'étaient encore que 988 Français à y habiter. La modestie de ces chiffres explique, en partie, la faiblesse du niveau des circulations coloniales tant les Français de l'époque avaient une stratégie de visite largement familiale, amicale et finalement commerciale. C'est à l'occasion de noces, de fête, de voyages d'études ou encore d'obligations professionnelles que les colons se rendent à Kairouan. La ville nourrit un imaginaire sous le prisme du mystère. A la recherche d'un enchantement, les voyageurs y trouvent souvent ce qu'ils sont venus chercher : le dépaysement, la féerie d'un Orient mystifié. Ce regard est cependant multiple et ne saurait être ramené à cette simple constatation. L'admiration étant le tronc commun de ces regards pluriels. Kairouan, dans l'œil de ces Français, c'est d'abord une ville Sainte mais également une ville d'art et accessoirement un espace artisanal original.

Les circulations sont réfléchies. On va à Kairouan de manière planifiée, en s'organisant, la cité n'est pas une zone récréative furtive et courante comme pouvaient l'être les plages, lieux de

flâneries dominicales ordinaires dans la communauté au XX^e siècle. Geneviève Goussaud cite le cas de Richard Sebillotte dont le témoignage éclairant de 1938 peut-être considéré comme emblématique de l'état d'esprit du visiteur savant et cultivé de l'époque. La ville est l'objet d'une véritable fascination en raison de son austérité imposante.

Ces regards d'une élite européenne, pour « exotisants » qu'ils soient, expriment la reconnaissance implicite d'une civilisation. Tous les regards confirment la beauté d'une Kairouan œuvre d'art. Toutefois, l'espace, de sens religieux, laisse les voyageurs dans une incompréhension perplexe. Chacun ne voit dans la cité que ce qu'il connaît déjà. Les visiteurs espagnols y voient Cordoue et les Italiens, les collines de Rome. Ne nous renvoient ils pas à une problématique universelle de la perception ? Les lunettes culturelles des observateurs ne sont-elles pas un élément récurrent de la perception de l'autre comme alter mais également comme ego ? Les voyageurs d'hier ne seraient-ils pas ainsi les touristes d'aujourd'hui ?

Fabienne LE HOUÉROU
IREMAM/CNRS/Aix-en-Provence

Habib KAZDAGHLI
Laboratoire Régions et ressources
patrimoniales de Tunisie/Université de Manouba